

LINA GÉMALINE

C'EST LA VIE,
ÇA VA PASSER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532277

Dépôt légal : juin 2026

CHAPITRE 1

L'Enfant de la Balle

19 juin 1987, 22 h 40. Mon premier cri déchire le silence de la salle d'accouchement, tandis que celui de ma mère, épuisée, s'éteint dans un souffle. Ce soir-là, la faucheuse a frôlé les rideaux blancs de l'hôpital : elle a failli perdre la vie pour m'offrir la mienne. On dit que les enfants nés dans la douleur ont un lien particulier avec le destin. Je suis le fruit d'une passion interdite, l'enfant née d'un coup de foudre sur fond d'adultère. À l'époque, le décor est planté, mais les rôles sont déjà distribués : ils sont tous les deux mariés, engagés, déjà parents d'autres vies, d'autres promesses. Seize ans les séparent, un gouffre que l'amour ou l'imprudence a comblé en un regard. Ma mère, dans l'éclat de sa jeunesse, a succombé au magnétisme de l'accordéoniste au détour d'un bal de campagne. Je n'en sais guère plus. Le secret de leurs premiers mots, de leurs premiers frissons, appartient à la légende familiale, cette zone d'ombre où le mythe remplace souvent la vérité. Ce n'était pas une enfance faite de parcs de jeux ou de bacs à sable, mais un univers peuplé de notes chromatiques, de visages burinés et de corps en mouvement. Je grandis à ras de terre, le regard à hauteur de genoux. Mon horizon, c'était le balayage des jupes à fleurs et le martèlement des talons sur le bois. J'apprends très tôt à identifier l'odeur de la cire fraîche qu'on répand sur le parquet avant que la foule ne s'en empare, et la douleur sourde des pieds des danseurs qui, dans l'ivresse d'une valse, m'écrasent parfois les orteils. Mes joues sont constamment barbouillées de rouge à lèvres gras des habituées affectueuses et imprégnées d'effluves entêtants d'eau de Cologne bon marché. Très

vite, la petite fille devient un couteau suisse : je suis tour à tour caissière improvisée comptant la monnaie des entrées, serveuse agile entre les tables, vendeuse de compact disque et mascotte officielle de la troupe. Les bals sont le décor de mon existence, du vendredi soir au dimanche soir, sans trêve. Ma vie n'était pas rythmée par les saisons, mais par une succession ininterrompue de thés dansants et de galas, là où les néons fatigués et les paillettes des costumes créaient un monde à part. Un monde où j'étais l'enfant de la balle, née entre un accord de la mineur et un verre de vin. Le rituel débute invariablement par le même craquement de gravier : le vieux camion bleu ciel de papa s'immobilise avec un soupir hydraulique devant une salle des fêtes aux murs froids. C'est le signal. La porte arrière coulisse, libérant une odeur de bois verni et d'électronique chaude. Tandis que les musiciens s'affairent dans un chaos organisé de câbles noirs serpentant sur le sol et d'enceintes massives, la voix de mon père s'élève, soudainement démultipliée. Elle rebondit sur les murs nus dans un écho métallique lors des tests de son : « Un-deux, un-deux... essai... ». C'est le seul moment où la salle lui appartient vraiment, avant que la foule ne vienne en dévorer l'espace. Après un repas partagé à la hâte sur une grande table recouverte d'une nappe en papier où le vin rouge côtoie le plateau de fromages, la fête s'ouvre enfin. Maman devient la sentinelle du seuil. Installée à la caisse, elle marque les poignets d'un tampon d'encre violette, geste répétitif et solennel. Elle est la gardienne de la petite boîte en métal, ce trésor où s'entassent les tickets froissés et les billets de banque qui sentent le tabac froid. Puis, la musique s'empare des lieux comme une lame de fond. Valse, tango, marche... tout le folklore limousin se met à faire vibrer le parquet sous les pas cadencés. Sous la morsure des projecteurs jaunes et rouges, l'atmosphère change physiquement. Les odeurs de parfum lourd et de poudre virent à la sueur âcre, celle de la vie qui s'agite. Je regarde les messieurs, le visage rubicond, sortir de leurs poches d'épais mouchoirs en tissu à carreaux pour s'éponger le front avec une dignité touchante, avant de repartir de plus belle, emportés par le tourbillon d'un accordéon

frénétique. Pendant ce temps, je m'évade. Les coulisses encombrées de flight-cases, les cuisines qui sentent le café filtre et les stocks de chaises empilées deviennent mon royaume souverain. Mon imagination transforme ces recoins poussiéreux en forteresses ou en navires. Je suis la passagère clandestine de leur fête, invisible et pourtant au cœur du réacteur. Mais la nuit finit toujours par gagner la bataille contre l'excitation. Mes paupières deviennent de plomb. Je m'écroule de fatigue, improvisant un nid de fortune sur deux chaises de plastique rapprochées ou, mieux encore, sous une pile de manteaux de fourrure et de lainages au vestiaire. Là, enfouie sous le poids des vêtements des invités, j'écoute la musique devenir un bourdonnement sourd, une berceuse électrique. Quand la dernière note s'éteint, le silence qui suit est assourdissant. Il reste le rituel du remballage, les câbles qu'on enroule autour du coude, et l'incontournable soupe à l'oignon de l'aube, bue dans des assiettes dépareillées alors que le jour blanchit les vitres. À l'arrivée à la maison, le monde bascule dans le coton. Maman me porte, petite masse inerte, jusqu'à ma chambre. Elle me glisse, tout habillée, encore imprégnée de l'odeur du bal, sous les draps frais. Je sombre dans un sommeil de plomb, bercée par la certitude absolue que le week-end suivant, le camion bleu ciel reprendrait la route pour que tout recommence à l'identique. C'était une vie d'enfant de la balle, une existence en technicolor, joyeuse et délicieusement désordonnée. Mais derrière la magie cuivrée des lampions et le velours rouge de la scène, il y avait l'envers du décor, celui qu'on ne photographie jamais. Je connaissais la morsure du froid lors des sommeils précaires, recroquevillée sur des chaises en plastique inconfortables ou au fond du camion, bercée par les vibrations du moteur sur les routes départementales. Je connaissais ces retours au petit jour, où la lumière crue de l'aube blesse les yeux fatigués. Dans l'ombre des enceintes, je devenais le témoin précoce et silencieux d'un monde d'adultes sans filtre : les soirées qui s'étiraient dans l'alcool, les éclats de voix des musiciens dont l'ego s'effritait avec la fatigue, et les amours infidèles qui se nouaient dans un recoin de coulisses ou sur la

piste de danse. Je voyais les regards qui trichaient et les cœurs qui boitaient, apprenant la grammaire du désir et de la trahison bien avant de savoir conjuguer mes premiers verbes. Pourtant, malgré les dettes qui s'accumulaient comme des feuilles mortes et les revers de fortune qui faisaient trembler l'édifice familial, mes parents dressaient autour de moi un rempart invisible. Je ne manquais de rien. Leur vie, avec ses excès et ses failles, a été mon premier professeur, mon école buissonnière du réel. Dans ce théâtre permanent, je n'étais pas qu'une simple spectatrice. J'étais cette petite fille heureuse à qui le monde semblait faire une révérence avant même qu'elle n'ait à solliciter quoi que ce soit. Mon rôle de fille unique m'avait sculpté un trône sur mesure, niché entre un étui d'accordéon et une caisse de recettes. Je l'avoue aujourd'hui avec une pointe de tendresse coupable : j'étais une enfant pourrie gâtée, une petite reine de passage dans chaque village. J'ai appris très tôt l'art subtil de la diplomatie du regard. Face à un père dont les défenses s'écroulaient dès que je savais faire briller mes yeux, je jouais ma partition à la perfection. Un cillement, un sourire au bon moment, et j'obtenais l'impossible. Je savais naviguer entre les humeurs, charmer les musiciens bourrus et amadouer les organisateurs de bals. Le monde n'était pas une structure rigide, mais mon terrain de jeu privé, une scène ouverte où les limites n'étaient que des concepts lointains, des frontières floues que je franchissais d'un pas léger. Dans l'ombre de cette apparente facilité, le miroir est plus sombre, le tain piqué de taches d'ombre. Si avec mon père la mélodie était fluide, avec ma mère, l'accord est perpétuellement dissonant. Nous sommes deux instruments mal accordés, sans doute trop semblables : deux tempéraments de feu prisonniers du même foyer, craignant chacun l'étincelle de l'autre. Notre relation s'est construite sur un terrain miné de non-dits, un champ de bataille silencieux où les vérités jamais abordées flottent entre nous comme une brume tenace, de celle qui empêche de voir le visage de l'autre. Chez nous, l'amour ne se conjugue pas, il se décline en gestes sourds. Il se niche dans la vapeur d'un plat cuisiné avec acharnement, dans le tranchant d'un reproche

qui camoufle une inquiétude viscérale, ou dans ce silence de plomb qui veut dire : « *Je suis là, même si je n'ai pas les mots pour te le prouver.* » Ma mère porte en elle les cicatrices invisibles d'une enfance aride, une terre où la tendresse était un luxe qu'on ne pouvait pas s'offrir, un gâchis de temps. Elle m'a aimée comme on apprend à se battre avec une rudesse qui protège autant qu'elle écorche. C'est un amour de temps de guerre, une affection de tranchée qui ne sait s'exprimer que par la friction, le contrôle, et ce tempérament de feu qui embrase tout dès que l'on s'approche un peu trop près de la vérité nue. C'est cette « difficulté » qui a tracé les contours de ma route. J'ai grandi avec la conviction que l'amour était un effort de guerre, une négociation diplomatique permanente, un territoire où il faut sans cesse prouver sa valeur, son utilité, son endurance, pour ne pas être soudainement envahie par le vide. Pourtant, avec le temps, la colère laisse place à une lucidité douloureuse. Je ne lui en veux plus. Je commence à percevoir, derrière ses traits tirés, que ses silences lourds sont les cris étouffés d'une petite fille qui n'a jamais été consolée, une enfant à qui l'on a appris que pleurer était une défaite. Mais aujourd'hui, je refuse que cette maladresse soit ma seule langue maternelle. Je veux apprendre à m'aimer sans armure, sans avoir à remporter une victoire pour mériter ma place. Aujourd'hui, alors que je me bats contre ce vide abyssal dans mon ventre et cette ombre qui me colle à la peau comme une seconde identité, la question me hante : ces silences d'autrefois, ces briques de pudeur et de dureté empilées au fil des bals et des retours d'aube, n'étaient-elles pas les fondations de ma prison d'aujourd'hui ? Est-on jamais vraiment libre du premier décor dans lequel on nous a jetés ? De mon enfance, je garde le souvenir d'un grand écart permanent, une sorte de distorsion temporelle dont je ne sortais jamais tout à fait indemne. Dans ma mémoire, les images se bousculent sans transition : je revois l'éclat doré des restaurants, les nappes blanches et le tumulte joyeux des grandes réunions de famille où les éclats de rire des amis couvraient le cliquetis des fourchettes. C'était le monde du « trop » : trop de bruit, trop de gens, trop de vie. Puis, brutalement, le rideau

tombait. Le silence revenait, épais, presque physique. C'était celui de la forêt profonde et des champs immuables qui encerclaient notre maison comme une forteresse végétale. Ce milieu, aussi majestueux soit-il, m'étouffait de son calme souverain. Pour une enfant nourrie aux décibels des orchestres, la nature n'était pas un repos, c'était un vide. J'étais une petite fille seule dans une immensité verte, cherchant désespérément à s'occuper, à inventer du bruit, à créer du mouvement pour ne pas risquer de s'éteindre dans cette torpeur rurale. C'est dans ce silence trop grand que j'ai commencé à bâtir mon propre dôme de lumière. Très tôt, l'obscurité de ma chambre est devenue mon studio de tournage. Je m'imaginai déjà sous la morsure crue des projecteurs, la diction parfaite, présentant le journal télévisé ou incarnant des destins de cinéma aux tragédies sublimes. En réalité, derrière ces fantasmes de gloire, je ne traquais qu'une seule proie : l'approbation. Je voulais être vue pour être certaine d'exister. Être aimée, non pas pour ce que j'étais dans l'ombre de la cuisine, mais pour l'image que je renvoyais sous les feux de la rampe. Mes idoles, étrangement, n'étaient pas de mon temps. Elles ne portaient pas les couleurs criardes des années 80, mais l'élégance intemporelle du noir et blanc. J'étais fascinée, presque possédée, par ces icônes d'un autre âge : Romy Schneider et son regard qui semblait toujours implorer une caresse, Grace Kelly et sa perfection de porcelaine. Je contemplais leur beauté dans toute sa simplicité apparente, fascinée par ce mélange de grâce absolue et de mélancolie sourde qui coulait sous leur peau. Je voyais en elles des miroirs : des vies magnifiées par de grands amours, mais irrémédiablement marquées par des tragédies qu'elles portaient comme des bijoux de famille. Je ne savais pas encore que l'on finit souvent par ressembler aux fantômes que l'on admire. L'école devint rapidement mon exutoire, le théâtre sacré de ma renaissance. Franchir la grille, c'était quitter le silence pesant de la forêt pour s'immerger dans une vie sociale bouillonnante, un chaos organisé qui me sauvait de l'asphyxie rurale. C'est dans ce bourdonnement de couloirs et de récréations que j'ai rencontré mes premières

passions salvatrices : les arts plastiques et l'écriture. Créer n'était pas un passe-temps, c'était devenu un besoin vital, une urgence de chaque pore de ma peau. Raconter des histoires, bâtir des mondes de papier, inventer des vies par procuration pour mieux tenter de décoder la mienne... Je découvrais soudain le pouvoir grisant de jeter mes pensées sur une toile ou de les graver dans le grain d'une feuille blanche. Sous mes doigts, la matière obéissait. Je n'étais plus seulement la petite fille immobile qui attendait que le temps daigne passer ; je devenais celle qui le façonnait, celle qui lui donnait une forme, une couleur, un sens. Cet amour pour l'écriture, je le savais déjà au plus profond de mes entrailles, ne me quitterait jamais. Il est devenu mon ombre fidèle, ma boussole dans le brouillard, mon second souffle. Au collège, puis au lycée, mon regard a changé de focale : chaque instant de mon existence, même le plus insignifiant, s'est transformé en matériau brut. Ma vie n'était plus une suite d'heures, mais une source intarissable pour raconter l'invisible, pour mettre des mots sur ce que les autres se contentaient de ressentir sans pouvoir l'exprimer. Chaque émotion, chaque drame d'adolescence qui semble être la fin du monde, chaque joie foudroyante qui vous soulève le cœur, tout devenait une ligne, un paragraphe, un chapitre. J'ai appris très tôt, dans la solitude de mon bureau, que pour ne pas mourir étouffée par ce que l'on ressent, il faut impérativement savoir le nommer. Le mot est un rempart. Écrire, c'était ma façon de hurler en silence, de graver dans le marbre de l'encre que même si « ça va passer », le souvenir, lui, resterait. Je refusais que mes émotions s'évaporent comme la sueur des danseurs au petit matin.

Playlist 1 :

- *Les bals populaires*, Michel Sardou
- *À toi mon pays*, Clody Musette
- *Ma petite maison*, Clody Musette
- *Mon amour de St Jean*
- *Ah le petit vin blanc*, Aimable
- *La foule*, Édith Piaf